

Intervention



Une rhétorique de l'a-violence

Bernard Gilbert

Number 21, Winter 1983

Survi survie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gilbert, B. (1983). Une rhétorique de l'a-violence. *Intervention*, (21), 49–50.

UNE RHÉTORIQUE DE L'A-VIOLENCE

Les Jours de ma mort/Alain Cahen/Seuil Blues clair/
Patrick Straram/Herbes Rouges Anticorps — poèmes
1972-1978/et Miguasha/Renaud Longchamps/VLB

Écrire la survie. Quand un jour ou l'autre certaines anomalies louches traînent dans le décor, dérangeant, griffent. Écrire la survie du désir, de la douleur. Penser tout à coup à l'éclatement de la matière, éprouver le réflexe de poursuivre, de détourner sa mort.

L'écriture — la publication — apparaît à plusieurs comme l'assurance perpétuelle d'une mémoire. C'est un fait d'institution qui demeure de peu d'intérêt. La survie des innombrables sujets que transporte un texte, biographiques ou fictifs, est sûrement plus prégnante. La production littéraire offre un vaste choix: on pourrait penser à Solange Lévesque, Jean-Paul Le Bourhis, Sylvie Desrosiers. Au SHIKASTA de Doris Lessing. Ici, il y aura Alain Cahen, Patrick Straram le bison ravi, Renaud Longchamps. L'édition récente de textes limites, à la fois lucides, désespérés et rebelles face à la violence de vivre.

Alain Cahen est mort en 1978 d'un cancer généralisé. Les derniers mois de sa vie, il écrit trois carnets: LES JOURS DE MA MORT. Comme projet: la narration de son état. La lente prolifération des cellules cancéreuses, les métastases, la réalité qui fuit de partout. L'hôpital qui abrute, les lits, l'écriture.

- On va m'enlever l'œil ?
- Ça n'est pas sûr.
- Si on me l'enlève, est-ce que ça sera fini ?
- En principe.

Persistante, quotidienne, la douleur. Celle de la vie qui manque. Celle de l'autre qui n'y peut rien. Le sursis qui donne le paifium et la véganisme demeurant bien mince. Quand viennent quelques moments d'espoir (comment se le refuser dans telle circonstance?), Cahen s'empresse de vivre les plaisirs qui restent, projette ceux à venir, le bonheur encore possible. Courts instants avant que l'évidence n'impose le désespoir. Froid, lucide. Conscient que le seul objet qui demeure, définitif, est celui-là même qui le rayera du monde.

— la mort, la maladie, la souffrance, voilà le champ où je travaille, où je sais travailler. (p. 99)

Alors écrire. Décrire la mécanique du cancer, l'horraire de l'absorption des drogues. Tracer les dernières figures de la pensée, les émotions. Pour la mémoire peut-être mais aussi pour noter l'instant même où votre vie est traversée par la mort (p. 68).



Mais vivre n'a aucun sens, sans toutes
ses origines, sans culture...

Patrick Stram le bison ravi. L'isolement, le manque. L'écrivain hors de la tombe mais dans la déche. Matérielle dans *TEA FOR MORE*, culturelle dans le texte suivant, *NO MORE TEA*. Deux écrits séparés de 25 ans accolés pour un *BLUES CLAIR* témoignant de ce dénuement dont l'écriture exhibe l'abîme.

Le premier texte a comme lieu Montréal, où le sujet circule à la recherche d'un éditeur. Bientôt, par contre, le paysage se fragmente. L'irruption du désir, motivé par la rencontre de femmes inaccessibles, la distance des êtres aimés, les souvenirs trouent la promenade. Il n'y a plus qu'à se laisser saisir par ce qui meuble la conscience, l'imaginaire et le quotidien. Prendre la vie telle qu'elle se dérobe et refait surface pour un moment encore. Comme chez Alain Cahen, la vie n'a de réalité qu'immédiate.

NO MORE TEA met aussi en scène un *JE* précaire. Quoi qu'ici l'obstacle soit moins physique que culturel.

— Mais vivre n'a aucun sens sans toutes ses origines, sans culture. (p. 60)

La survie ne s'exerce pas qu'en situation d'urgence ou d'exception. Elle se manifeste aussi à travers ce qui supporte nos existences dans leur permanence. En-deçà du social, du politique ou du médical: dans la constitution de la matière. L'écriture ne peut opérer que des approximations de la logique des micro-organismes et/ou des galaxies. Tout de même, il y a des écritures poétiques qui ont assez de prise pour tisser cet espace, dont celle de Renaud Longchamps.

ANTICORPS. Recueil de onze suites de poèmes écrites entre 1972 et 1978. Dans les premières années, on assiste à la dissection d'un milieu social, de ses structures et pratiques coercitives (travail, famille, père).

Ici, la biographie, le journal d'un organisme affaibli par la maladie, miné par certaine manière basse de penser, alternent sans cesse avec des citations, l'énumération des noms de ceux et celles qui font vivre Stram: Jean-Luc Godard, Claire Lejeune, Jean-Marc Pottle, Nietzsche, etc. Soit pour leurs écritures, films, musiques, soit pour leur amitié. Le bison ravi désespère de la santé du monde, de la doxa. Devant la réalité, il reste deux attitudes: le regard critique, pour accuser le déficit total du vivre... (p. 61); la passion et l'émotion, pour la suite de l'histoire.

Les textes de Patrick Stram, peu diffusés, méritent sûrement une plus grande circulation. L'honnêteté de leur engagement, la confrontation entre la pensée et l'émotion, ne peuvent laisser indifférent quiconque reconnaît les tensions culturelles et sociales qui travaillent le Québec d'aujourd'hui.

ne décrire que les images d'épine au pied de la plainte abominable

...

et l'écriture)... c'est une fosse commune de la rancune (p. 107)

Cette mise en scène du sujet en regard des comportements de civilisation se veut incisive. La violence des poèmes se veut une défense. Jusqu'à *SUR L'AIRE DE LIRE ET DIDACTIQUE*... où apparaît l'espèce dans son détail et sa filiation matérielle. ADN-plèvre-oxygène, le corps est reconstitué au rythme du texte: ouvert, formel, lapidaire. Avec en plus le désir. Longchamps n'arrête pas de traiter les tensions quotidiennes du politique, c'est le point de vue qui diffère. Le matérialisme sociologique ne suffit pas, il est en plus depuis le milieu des années '70, comme le dit Claude Robitaille en note à sa préface, ludique, entropique (p. 9). *L'ÉTAT DE MATIÈRE*, qui cîôt le livre, est exemplaire à cet égard: frissons, chair, usine, la réalité obtient sa survie de l'univers et de sa dynamique plus que du discours de la loi.

MIGUASHA, paru quelques mois après *ANTICORPS*, est plus engagé encore dans cette voie. Site de Gaspésie où on trouve une concentration exceptionnelle de fossiles datés de l'âge des poissons (environ 400,000 ans), Miguasha est l'occasion pour Longchamps de questionner les structures mêmes de la matière. De la cellule au social; du fossile au désir et à l'univers. L'écriture emprunte des formes très strictes, les textes sont courts. Mais le sens glisse continuellement, refusant les évidences, la science, produisant du hasard à travers la nécessité.

Ce qui apparaît dans ce livre comme essentiel, qui lie ces paradigmes: l'inscription pregnante de l'entropie (en italique s.v.p.).

la vie fonctionne à la température de la destruction de sa propre structure. (K.S. Trincher)

Point de départ du livre, cet épigraphe en est une référence constante. L'évolution, fragmentée, lieu du rien et de tout, ne peut empêcher son auto-consommation. On lit alors les blessures, les conflits, la perte. L'existence recueille son salaire où se dispersent nos énergies. L'Histoire, confrontée à sa disparition, ne survit pas par ses pratiques économiques ou symboliques, plutôt par son banal état de matière.

bernard gilbert

